

L'utopie scientifique *

Didier Vaudène **

Chaque jour ne semble-t-il pas se présenter, bien souvent, comme le dernier jour des sciences, c'est-à-dire un jour ultime, un jour devenu éternel et immuable, un jour où, en se retournant, on contemple comme une grande route droite le chemin qui y mène. Parce que demain dit ce dont on n'a pas encore idée, dira ce dont on n'avait pas eu idée, moins en suspens (comme ce qui fait époque) que dérobé, quoiqu'il fût déjà là, aujourd'hui, et qu'on ne le vît pas (indécelable), et qu'on ne le sût pas (insu). Aujourd'hui sera pour demain l'énigme de cette méconnaissance, demain évidente et pourtant aujourd'hui encore inaccessible. Et si c'est précisément ce qui se dérobe aujourd'hui qui tient lieu de fondement, alors demain sera aussi, en quelque manière, ce fondement. Le fondement demeure à venir.

Aujourd'hui, dans le champ scientifique, serait un bord d'impensable. Demain, c'est-à-dire l'après aujourd'hui, ou l'au-delà aujourd'hui, voire même l'autrement aujourd'hui, c'est ce qu'aujourd'hui ne peut dire ou penser sans s'évanouir et se dissoudre dans un demain. Cette temporalité n'est pas une chronologie linéaire, régulière et mesurable, propice aux accumulations de découvertes, de théorèmes ou de conquêtes technologiques. Un tel aujourd'hui n'est pas un présent fugitif et instantané, l'énigme insaisissable d'une fine pointe sans cesse disparaissant ; car un tel aujourd'hui dure jusqu'à demain, sans qu'il soit possible d'assigner la fracture du passage, sans que peut-être le passage ne puisse être vécu comme passage. Aujourd'hui ne trouvera sa limite qu'en devenant l'hier d'un demain.

Situer demain comme un impensable n'est pas une manière de rabattre ce devenir sur une chronologie de la pensée, une histoire des idées, une progression asymptotique du savoir, ou tout autre enchaînement linéaire et régulier, apte à se laisser tracer dans les discours officiels, les éloges funèbres ou les manuels scolaires. Demain, en tant qu'impensable, est encore une sorte de non-lieu, ce qui n'a pas encore lieu d'être, ou, peut-être mieux, ce qui n'a pas lieu d'avoir lieu aujourd'hui. Ce n'est donc pas, en ce sens, un impensé, pour autant qu'un impensé possède déjà quelque détermination minimale, un nom peut-être, une perspective ou une direction qu'on pourrait indiquer, un chemin sur lequel on s'est engagé, un horizon vers lequel on a échoué. Ce n'est pas non plus un prolongement proportionnel de ce que je sais aujourd'hui, la prévision obtenue en appliquant à ce qui vient les mêmes règles que celles que j'ai cru déceler dans ce qui est déjà venu. De l'impensable, je ne connais aucun nom ; aucune entrevision ne s'ouvre à moi, pas la moindre trace qu'il me soit donné de pouvoir recueillir. Je ne peux même pas, au demeurant, rapporter la moindre preuve qu'il aura lieu, ni garantir qu'aujourd'hui n'est pas sans s'acheminer

* Communication au colloque *Le statut de l'utopie et de l'expérience dans l'idée politique américaine*, La Havane, Cuba, 23-29 septembre 1996.

** Directeur de programme au Collège international de philosophie, maître de Conférence à l'Université Pierre et Marie Curie (Paris VI).

vers quelque limite. Et si notre aujourd'hui était privé de tout demain, déjà installé dans l'éternité définitive du dernier des aujourd'hui ?

Cette incertitude d'un demain traverse et articule les idéaux antagonistes qui accompagnent le discours scientifique, ou que lui-même suscite directement ou indirectement ici ou là. Certes, qu'il y ait un demain à aujourd'hui ne saurait provoquer aucune surprise : toutes les stratifications du bon sens en confirment, sinon la nécessité, du moins l'évidence. Demain n'est-il pas la promesse sans cesse renouvelée d'un accroissement cumulatif des connaissances, d'un perfectionnement de ce qu'on sait déjà ? N'en vient-on pas à convoquer les machines pour nous secourir dans la gestion d'une telle masse sans cesse renouvelée et s'alourdissant ? De ce côté-là, qu'il y ait un demain ne fait aucun doute. Mais, d'un autre côté, il y a le demain dont je ne sais rien dire, un demain dont je n'ai pas encore décelé la trace, comme si aujourd'hui était privé de limite. Comment en effet discerner l'éventualité qu'il n'y ait pas de limite (aujourd'hui est le dernier des aujourd'hui) et la supposition qu'une telle limite ne saurait avoir lieu (demain) qu'à la condition de demeurer inaperçue (aujourd'hui) ? Ni preuve, ni réfutation ; l'impensable ne se manifeste ni comme bord ni comme limite, mais comme un non encore avoir-lieu. Les explications et les interprétations, et plus généralement les théories aussi bien que les décisions scientifiques et politico-scientifiques, ne sauraient donc proprement en tenir compte, et ne doivent leur efficacité et leur cohérence qu'à en soutenir l'ignorance. De sorte qu'à leur accorder un plein crédit, se dégage bien souvent le sentiment qu'elles ont atteint l'ultime savoir, le *nec plus ultra* d'un aujourd'hui sans lendemain. C'est ce trait caractéristique du savoir scientifique, de tendre à un exact ajustement de ce qui est soutenu comme ignoré et de ce qui se « manifeste » comme non avoir lieu, qui renouvelle sans cesse l'espoir d'un achèvement du savoir, analogue à ce qu'on éprouve aujourd'hui face à ce qui passe pour le plus unanimement établi. Mais le lieu de l'achèvement n'est en fait qu'une scène à l'italienne, ce que nous tentons d'imaginer à la place du non encore avoir lieu de l'impensable.

Premier dédoublement de l'utopie scientifique, l'utopie d'un achèvement occupe structurellement la même place que l'utopie de l'impensable, vient s'y substituer, non sans en tenir lieu, et j'ajoute même : non sans se porter garante de la nécessité de son double indécidable et silencieux. L'espoir d'un achèvement ne porte donc pas avec lui la promesse d'un lendemain qui le verrait advenir, ou l'esquisse d'un horizon qui pourrait l'abriter ; il notifie seulement l'exigence de son impossibilité. C'est ce point de dédoublement que voudrais tenter d'approcher.

•

À bien des égards, l'élaboration des théories scientifiques demeure en quelque manière une chose artisanale. L'importance des moyens techniques éventuellement mis en œuvre pour obtenir certains résultats n'élimine pas le fait qu'une théorie, fût-elle la plus formelle qu'on puisse imaginer, est d'abord un discours, s'offrant à autrui pour la discussion et la controverse. Chaque édifice théorique est donc construit de manière à affronter les attaques destinées à l'éprouver, pour le démolir, s'il cède, et le conforter pour autant qu'il résiste. Ce n'est pas tant la théorie elle-même qui se livre dans le discours, qu'une présentation, soigneusement ciselée, une machine discursive prête à engager le combat, bien plus proche de la stratégie de l'avocat ou du procureur dans le champ clos du prétoire, que de la rectitude lumineuse d'un progrès linéaire et inévitable de la connaissance. Dans le sillage d'une tradition qui veille à la rigueur et à la sobriété des enchaînements déductifs, le destin des théories est intimement lié à celui de leurs principes et concepts les plus fondamentaux. En d'autres termes, plus les enchaînements assurant le déploiement des conséquences

s'avèrent inattaquables, plus le poids de la validité remonte en quelque sorte le long de ces chemins de conduction, et se concentre peu à peu pour venir peser sur les fondements. Chacun sait que l'élaboration des fondements est souvent tardive, et que les premiers balbutiements d'une théorie ne sont généralement pas l'énoncé des principes premiers. Tout au contraire, pourrait-on comparer cette élaboration à une lente métamorphose tissant et retissant sans relâche chacun des liens qui relie un centre de gravité à ses conséquences les plus lointaines, remaniant et redistribuant ces liens, déplaçant s'il le faut le centre de gravité, jusqu'à ce moment presque cristallin où la diversité ouverte d'un champ théorique semble se contracter soudainement dans les quelques énoncés qui, dès lors, la condensent, comme un germe prêt à se déployer dès qu'on le sollicite. Dans ces conditions, le déploiement et la condensation sont deux processus à la fois inverses et indissociables l'un de l'autre ; ils sont autant un moyen de déterminer de tels liens qu'une manière de les parcourir.

L'enjeu, qu'on pourrait dire stratégique, des énoncés fondamentaux va de pair avec les propriétés singulières qu'on leur reconnaît. Pour au moins deux raisons majeures ; d'une part, parce qu'il s'agit d'arrêter la régression des enchaînements (principes inconditionnés, par exemple) ; d'autre part, parce que leur solidité supposée doit être à la mesure du déploiement théorique qu'ils régissent (les fondements comme socles, par exemple). La première raison ne va pas de soi, parce qu'elle implique le secours d'une sorte de garantie de convergence, de manière que, pour un champ théorique pris dans sa diversité, on puisse trouver au moins un germe fondamental auquel aboutissent – et à l'endroit duquel s'arrêtent, si c'est possible – toutes les régressions d'enchaînements, *anankè stènai*. Or, un tel arrêt est d'autant plus délicat à situer qu'on mobilise des principes de déploiement et de condensation plus puissants et plus généraux, c'est-à-dire aptes à articuler la plus grande diversité d'un champ avec la plus grande condensation de son germe unitaire. Il suffit d'évoquer le principe de causalité pour prendre la mesure de la difficulté : la régression des causes doit toujours être arrêtée « avant » la cause première, de sorte que ce principe ne demeure universel qu'inapplicable, ou, réciproquement, qu'on ne saurait l'appliquer *in concreto* qu'en soustrayant à sa juridiction le reste non développé ou non explicité de la régression sans fin des causes. Une difficulté analogue est soulignée par Aristote à l'endroit de l'injonction « il faut démontrer » ; car si cette injonction est bien de nature à consolider la position éminente d'une logique, il n'en reste pas moins qu'il faut soustraire à cette injonction le principe à partir duquel il est affirmé que toute démonstration a lieu¹, en l'occurrence le principe de non-contradiction.

La seconde raison ne va pas de soi non plus, parce qu'elle crédite les énoncés fondamentaux de l'effet de solidité qu'ils produisent, une fois installés, ce qui n'implique pas nécessairement que cette solidité leur appartienne en propre. Lorsque Descartes prend argument qu'il n'est pas nécessaire de récuser une à une toutes ses anciennes opinions, mais qu'il suffit de s'en prendre aux fondements, « parce que la ruine des fondements entraîne nécessairement avec soi tout le reste de l'édifice² », il vise juste. Mais quand, à son tour, il entreprend de reconstruire tout de nouveau dès les fondements, il encourt, pour sa propre construction, de subir un jour l'« effet de souffle » qu'il a si bien su manœuvrer à son profit. Et s'il lui suffit d'un examen pour récuser les fondements qu'il ne reconnaît pas valides, pour quelle raison ne craint-il pas le même risque pour sa propre construction ? A-t-il considéré que sa construction n'était pas seulement une construction *en plus*, mais aussi qu'elle était construite *autrement*, relativement à une autre « théorie de fondement » mettant sa propre construction à l'abri d'une telle mésaventure ? A-t-il considéré qu'en

1. Aristote, *Métaphysique*, livre Gamma, 4, 1006a, 5-10.

2. René Descartes, *Méditations métaphysiques*, Garnier-Flammarion, Paris, 1979, première méditation, p. 67.

renonçant à la possibilité *par principe* d'atteindre une perfection de la connaissance comparable à la perfection de Dieu³, c'était assez cher payer, en contrepartie, la possibilité de s'assurer l'accès à un « fondement absolu »⁴ ? Nous faut-il alors en tirer la leçon que certains progrès ou certaines mutations d'ordre fondamental ne s'accomplissent qu'en contrepartie d'un renoncement, d'une ouverture à l'indétermination, de la considération d'un reste inéliminable ?

Ce que nous éprouvons comme une solidité des fondements établis coïnciderait avec une fragilité maximale. Peut-être ici convient-il de ne pas conclure trop vite à quelque contradiction ou aporie fondatrice (pour quelles raisons une contradiction ou une aporie aurait-elle une propension particulière à jouer un rôle fondateur ?), et préférer comprendre l'articulation entre une fragilité (comme trait de structure) et un *effet de solidité* produit par un dispositif adapté à cette fin. Aussi longtemps que les fondements sont comparés à des socles, la supposition d'une fragilité est dénuée de sens. Mais l'idée de comparer les fondements à des socles n'est peut-être à considérer qu'à titre d'image, qui se laisse certes déchiffrer aussi bien par rapport à l'effet de solidité que par rapport à la convergence des enchaînements, mais qui n'est peut-être qu'une accentuation particulière au détriment d'autres déterminations laissées dans l'ombre. Déplaçons légèrement les harmoniques induites par l'idée de solidité, pour laisser s'accorder *fragilité* et *résistance*.

Ce que j'ai dit plus haut permet de comprendre que des fondements puissent résister aussi longtemps qu'on n'a pas idée de ce qui pourrait parvenir à les mettre en doute ou à les récuser ; en ce sens, les fondements d'une théorie durent ce que dure l'« aujourd'hui » de cette théorie ; ils n'ont d'autre pérennité que la conservation de l'impensable qui les soutient⁵, de sorte que les fondements d'une théorie peuvent résister en proportion de notre propre cécité. La fragilité s'ensuit, mais seulement dans le point de vue rétroactif dont dispose le « demain » de cette résistance. Ce qui semblait si massif et immuable dans l'aujourd'hui de la solidité a cédé soudainement, et se dévoile rétroactivement, dans le maintenant de son demain, étonnamment fragile. Qu'on songe, par exemple, à ce qui reste de la cosmologie antique après Copernic, au phlogistique ou à la génération spontanée !

Mais l'articulation entre fragilité et résistance peut aussi se comprendre autrement. Lorsque je souligne que les processus de déploiement et de condensation sont inverses et indissociables, je souligne aussi que le germe fondamental, en tant que centre de condensation, ne demeure tel (germe fondamental) qu'à la condition qu'on veuille bien se prêter à la procédure de déploiement des enchaînements qui, seule, est de nature à lui conférer quelque intérêt et quelque portée. Je veux dire que des énoncés fondamentaux qui semblent pourvus de la plus extrême solidité quand nous appliquons (éventuellement à notre insu) les procédures qui les portent, peuvent devenir soudainement obsolètes, mis de côté, voire même oubliés lorsque nous n'adhérons plus à ces procédures. En ce sens, ces énoncés-là n'ont jamais été nécessairement réfutés et dépassés comme tels (et peut-être étaient-ils indépassables dans leur « univers »), car c'est la variation du crédit apporté aux procédures dont ils étaient l'effet résultant qui a provoqué par contrecoup la métamorphose de leur solidité en fragilité et en obsolescence.

3. *Méditations métaphysiques*, *op. cit.*, méditation troisième, p. 199.

4. Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes*, Vrin, Paris, 1986, p. 1.

5. On voit comment la métaphore du socle se laisse maintenant prolonger en soulignant le caractère régressif du principe qui la fait tenir debout : si les fondations jouent le rôle d'un socle à l'égard de la théorie qu'elles régissent, sur quoi reposent donc ces fondations ?

Ce que je viens d'esquisser, sous les traits du dépassement et de l'obsolescence, comme deux manières, pour les théories, de devenir caduques, est à entendre comme deux pôles entre lesquels et autour desquels se développent diverses gammes de nuances, de variations et de combinaisons. Dans tous les cas, l'ouverture à la controverse est autant un puissant levier qui favorise l'obsolescence rapide des théories insuffisantes, qu'un processus patient visant à serrer au plus près – si j'ose dire – de l'impensable, en forçant les arguments qui remettraient cette théorie en cause à se « manifester » comme faisant défaut. C'est ce « défaut » qui produit l'effet de solidité, et c'est aussi lui qui permet à l'aujourd'hui d'une théorie de durer. Corrélativement, le consensus apparent qui se développe autour d'une théorie qui parvient à durer se dédouble, dans l'exacte mesure où l'accord sur ce qu'on sait et sur ce qu'on a pu vérifier implique la « manifestation » silencieuse de l'argument qui fait défaut et qui tarde à venir. Le consensus sur ce qu'on sait se double d'un impensable partagé de tous, et dont nul n'a encore, aujourd'hui, la moindre idée. De la même manière que l'utopie d'un achèvement des sciences occupe la même place structurale que l'impossibilité d'un tel achèvement, le consensus (comme accord apparent) occupe la même place structurale que le consensus insu sur l'impensable qui le soutient.

•

Je ne prends guère de risques à noter que, dans le champ scientifique, on préfère procéder à un dépassement (ce qu'on reconnaît comme une « crise » de fondements) plutôt que de reconnaître qu'on s'était fourvoyé en déclarant la théorie devenue obsolète. Autant l'obsolescence renvoie à des figures d'hétérogénéité, et même d'altérité dans certains cas, autant le dépassement renvoie à des figures de filiation et de tradition. Pour autant que la tradition scientifique se reconnaît apparentée à l'émergence de la philosophie dans l'Antiquité grecque, voire même à des écoles de pensée antérieures, on dispose d'un domaine d'étude sur des filiations de théories se développant sur deux millénaires et demi. À cette échelle, on peut apercevoir à quel point certains mouvements sont lents, et à quel point certains remaniements sont liés à des ramifications très larges de techniques, de conceptions et d'interprétations. Dans le domaine mathématique, l'élaboration des géométries non-euclidiennes, comprise comme un dépassement (ce qu'on dit ordinairement : généralisation) de la géométrie euclidienne, est un cas exemplaire, puisque la remarque de la « difficulté » liée au cinquième postulat d'Euclide est presque contemporaine de l'énoncé des postulats eux-mêmes. Dans le domaine de la physique, la volonté délibérée d'Einstein de récupérer la mécanique newtonienne au sein de la théorie de la relativité est particulièrement remarquable. Le développement de théories par voie de dépassement de théories antérieures ne peut avoir lieu que dans des contextes où l'on prend certaines « précautions » ; de telles théories exigent de leurs auteurs un « tour de main », une habileté, et parfois même une certaine rouerie, qui appellent quelques remarques ; elles exigent aussi, ce qu'on dit moins souvent, des conditions très particulières régissant leur objet.

Dépasser une théorie, c'est mettre en évidence quelque chose qui était demeuré à la fois présent et inaperçu *dans* et *depuis* cette théorie. Qu'il soit présent notifie qu'un dépassement ne déclare pas l'obsolescence de la théorie dépassée : ce qui était vrai ou corroboré ne devient pas faux ou n'est pas récusé ; qu'il soit demeuré inaperçu notifie que nul n'avait eu l'idée (ou la possibilité) de le chercher, de l'observer ou de le penser de cette manière. Ces remarques peuvent passer pour de banales évidences aussi longtemps qu'on ne prend pas la peine de reconstituer dans le détail le faisceau

de conditions ayant eu pour effet global de conserver ce quelque chose dans la théorie, mais de le conserver inaperçu. Un tel « phénomène » ne peut avoir lieu que s'il prend place à l'endroit d'une corrélation forte entre les procédures de contrôle (pas d'indice décisif détecté par les procédures de démonstration, les protocoles d'expérimentation et de corroboration, par exemple), les constructions interprétatives déjà élaborées (pas d'incohérence remarquée), et les idées généralement admises à l'époque concernée, qu'elles soient ou non explicitées. Dire cela, c'est redire dans un cas particulier ce qui a déjà été dit d'un impensable ; c'est aussi « expérimenter » l'effet de conservation voilé d'un consensus, fût-il très étendu⁶.

Reconstituer avec soin les conditions d'une conservation inaperçue n'est pas seulement un exercice de réinterprétation. C'est aussi une manière de négocier la transition délicate d'un *changement de légitimité*. En effet, le principe même d'un dépassement consiste, dans un même geste, à prendre appui sur la légitimité de la théorie à dépasser de manière à mettre en évidence les arguments décisifs qui rendent inévitable l'installation d'une nouvelle théorie relativement à laquelle la théorie dépassée s'avère caduque. Paradoxalement, un dépassement conforte une dernière fois la légitimité de la théorie dépassée à l'instant où il la déclare caduque. Caduque, quant à son universalité supposée, mais non pas récusée quant à la validité locale (ou relative) des résultats qu'elle avait permis d'obtenir. Cela se comprend très bien : la théorie dépassée était moins universelle qu'on ne l'imaginait ; plus précisément, elle demeure désormais applicable, *sauf* en ce qui concerne ce qui lui était demeuré inaperçu. La théorie dépassée devient donc caduque à l'instant où elle rejoint ce qui la limite, limite qui était aussi, pour elle, impensable.

•

Quoique j'aie résumé ici très succinctement les traits essentiels d'une procédure de dépassement, on aperçoit cependant à quel point l'éventualité d'un dépassement est soumise à des contraintes très fortes, et à quel point, corrélativement, la possibilité, pour un phénomène, de demeurer inaperçu, correspond à une structure fortement déterminée, d'autant plus déterminée qu'elle deviendra manifeste à l'issue du consensus le plus large, dans le temps et dans l'espace. Il s'ensuit que les théories qui s'inscrivent dans une filiation mobilisent une sorte particulière de prédictivité, à savoir qu'elles se seront élaborées *avec* et *autour de* quelque chose qui était demeuré inaperçu, autant à leurs auteurs qu'aux consensus qui en auront accepté l'état de fait. Ces théories ne sont pas prédictives au sens habituel où l'on sait, par le truchement d'un calcul approprié, prévoir un état futur déterminé à partir d'un état actuel déterminé ; elles sont prédictives en ce sens qu'elles « contiennent » déjà en germe, quoique de manière encore inaperçue, ce qui donnera lieu à leur dépassement, puis au dépassement de la théorie dépassante, etc., dépassements qui, pas à pas, procéderont aux réinterprétations des résultats primitivement acquis. Au cours de ces dépassements successifs, ce ne sont ni les idées, ni les concepts, ni les croyances résiduelles qui se conservent, bien au contraire ; c'est une formalité plus ou moins nette des énoncés dont l'interprétation et le sens peuvent varier, et même se trouver remaniés de fond en comble lors des réinterprétations. Cette formalité opère un peu à la manière des aphorismes ou des proverbes qui demeurent déchiffrables et

6. On pourra noter qu'une telle corrélation est très proche, en sa structure, de celle d'un mensonge « réussi » (réussi, c'est-à-dire encore indécidable au yeux de son destinataire), à la différence près qu'elle ne résulte pas d'une volonté de tromperie ; réciproquement, on ne saurait exclure que certaines « mises en scène » soient de nature à produire des « effets fondamentaux ». Voir, par exemple, Pierre Legendre, *Le désir politique de Dieu (Essai sur les montages de l'État et du Droit)*, Fayard, Paris, 1988.

utilisables bien au-delà des circonstances concrètes qui les ont forgés⁷. L'utilisation intensive de la formalisation mathématique dans de nombreuses disciplines scientifiques ne fait qu'accentuer cette manière de « creuser » les énoncés pour les ouvrir à une éventuelle réinterprétation.

Dans la tradition de telles filiations, les « crises de fondement », c'est-à-dire les dépassements fondamentaux, sont tout sauf accidentels et catastrophiques, au point qu'il me semble opportun de suggérer que la dynamique interne de telles théories se conforme à une sorte de destin : elles se développent jusqu'à ménager la possibilité de leur propre dépassement. Ce destin se comprend tout autant comme l'accomplissement de la prédictivité inaperçue dont j'ai parlé à l'instant, que comme une sorte de preuve rétroactive de fondement : en se prêtant à un dépassement, donc en devenant caduque, une théorie « prouve » qu'elle était fondée, non pas en référence à un socle de granit immuable, mais en référence à un impensable scrupuleusement conservé comme présent et inaperçu. En effet, si on prend soin de distinguer (ce que le français permet) *fondements* et *fondations*, les énoncés fondamentaux correspondent aux fondations (image de l'édifice : ce sont les fondations qui portent l'édifice), tandis que les fondements sont, en quelque manière, en-deçà des fondations, encore plus enfouis dans le sol, quoique procurant aux fondations le soutien qui leur permet à leur tour de tenir. Dans cette perspective, le fondement à *proprement parler* demeure inaperçu, de sorte qu'il ne peut être ni montré ni prouvé *en tant que fondement*, puisque c'est seulement *en tant que limite*, à l'occasion d'un dépassement, qu'il devient, au moins partiellement, manifeste. En un mot, pour une théorie, atteindre sa propre limite, obtenir une « preuve rétroactive » de fondement et devenir caduque sont trois aspects d'un même basculement.

Une théorie dépassante est toujours une « jeune théorie », comme une sorte de mouvement d'avant-garde, qui ne bénéficie ni d'un large consensus, ni de l'étayage de preuves ou de corroborations qui consolide, parfois depuis longtemps déjà, la légitimité de la théorie dépassée. Cette situation, inévitable la plupart du temps, où c'est par l'irruption d'une jeune théorie qu'une théorie bien établie va devenir caduque, attise les oppositions et les combats entre les partisans des théories qui s'affrontent. On observera souvent, dans ces périodes de « crises », à quel point la pratique scientifique suscite adhérence et passion à l'égard des édifices théoriques, et exige en divers endroits une ferme croyance pour être opératoire ; on observera aussi parfois la mesquinerie, la médiocrité, voire la cruauté de groupes ou d'institutions en train de défendre à tout prix la légitimité de leur autorité. Comme le note Max Planck, avec lucidité mais non sans quelque amertume, « une vérité nouvelle en science n'arrive jamais à triompher en convainquant les adversaires et en les amenant à voir la lumière, mais plutôt parce que finalement ces adversaires meurent et qu'une nouvelle génération grandit à qui cette vérité est familière⁸ ». Le « moment » du dépassement n'est ponctuel que dans les livres d'histoire ; en réalité, lorsqu'une théorie atteint sa maturité, lorsqu'un large consensus s'est peu à peu tissée autour d'elle, lorsqu'on commence à pressentir la proximité des limites, il n'est pas rare qu'une théorie bascule silencieusement en « phase inversée », au cours de laquelle ses partisans tendent plus à la conserver en l'état qu'à favoriser son propre dépassement.

7. Ainsi, par exemple, le fragment A6a (Diels-Kranz) d'Héraclite « tout cède et rien ne tient bon » (*panta chōrei kai ouden menei*) traverse intact les millénaires (Héraclite, *Fragments*, traduction française de Marcel Conche, collection Épiméthée, PUF, Paris, 1987).

8. Max Planck, *Autobiographie scientifique*, traduction française d'A. George, Flammarion (collection Champs), Paris, 1960, p. 84.

•

Dans la troisième méditation métaphysique, Descartes articule deux arguments. Tout en posant que, dans la Divinité, « rien ne se rencontre seulement en puissance, mais tout y est actuellement et en effet », il note (premier argument) qu'il ne voit rien qui puisse empêcher sa connaissance « de s'augmenter de plus en plus jusques à l'infini ». À ce moment de la méditation, il semble que rien ne s'oppose *par principe* à ce qu'un tel progrès finisse par rejoindre la perfection de la Divinité. C'est le premier versant de l'utopie, à savoir l'espoir d'un achèvement auquel on n'a pas encore renoncé. Toutefois, immédiatement, Descartes reprend, et retourne sens dessus dessous, le même argument : « Et même, n'est-ce pas un argument infallible et très certain d'imperfection en ma connaissance, de ce qu'elle s'accroît peu à peu, et qu'elle s'augmente par degrés ? ». Ce qui distingue irrémédiablement la perfection divine et ma propre connaissance, c'est que ma connaissance progresse (on pourrait interpréter : est condamnée à progresser) alors que la perfection divine est d'emblée toute entière en acte. Second versant de l'utopie : l'espoir d'un achèvement notifie *en fait* son impossibilité. Descartes formule, dans le contexte qui est le sien, quelque chose comme un principe fondamental énonçant ce que j'appellerai, pour faire bref, l'*interdit du « savoir absolu »*, sans que, pour autant, on puisse se représenter ou imaginer à quoi pourrait ressembler un tel « savoir absolu ». Nous ne l'évoquons de manière furtive que négativement, en l'occurrence, d'après les notations de Descartes, qu'un tel savoir serait sans aucun progrès, c'est-à-dire donné d'un seul coup, totalement achevé en acte, et définitif. En retournant l'argument d'un progrès illimité, Descartes notifie et la limite, et le renoncement à l'achèvement.

Quand on entend le mot *progrès* aussi bien comme une amélioration cumulative que comme un enchaînement de dépassements, on peut situer la question de l'impensable relativement à l'interdit du « savoir absolu » : il y a de l'impensable « parce que » aucune théorie ne saurait être identifiée au « savoir absolu ». Dans le contexte d'une filiation de théories, l'impensable a valeur de legs : chaque théorie lègue à celle qu'elle engendre la part d'impensable (la part de renoncement, la part de non-absoluité) qui « prouve » (on préférera sans doute ici : qui témoigne) qu'elle n'est pas un « savoir absolu », et donc qu'elle implique [peut-être] un savoir en progrès dans la filiation. Qu'un dépassement se comprenne comme un progrès n'est pas une nouveauté ; mais c'est la proposition inverse qui doit être soulignée : c'est la supposition même du progrès des théories qui s'avère indissociable de l'impensable et de l'inachèvement.

À propos du temps, Bergson note⁹ : « le temps est ce qui empêche que tout soit donné d'un coup. Il retarde, ou plutôt il est retardement. Il doit donc être élaboration. » Pour sa part, probablement dans le sillage bergsonien, Gilles Deleuze note¹⁰ que « le temps n'est pas un tout, pour la simple raison qu'il est lui-même l'instance qui empêche le tout ». La temporalité propre de l'impensable n'est pas l'effet de quelque distraction ou paresse d'esprit de ceux qui nous ont livré leurs élaborations théoriques, inachevées, lacunaires et toujours à reprendre ; elle n'est pas non plus la contrepartie d'une litanie d'erreurs qu'il faudrait s'empresse de corriger ; elle est encore moins la trace du caractère primitif et défaillant de telles élaborations, ou la conséquence directe de technologies trop rudimentaires. D'une part, parce qu'on ne saurait mettre en évidence ce qui était demeuré inaperçu que dans le contexte de théories suffisamment développées et précises pour qu'il soit certain

9. Henri Bergson, *La pensée et le mouvant (création et nouveauté)*, PUF, Paris, 1990 (collection Quadrige), p. 102.

10. Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, PUF, Paris, 1971, p. 176.

qu'aucun remaniement local ou partiel de la théorie concernée ne permet de résorber la difficulté ; d'autre part, parce que c'est pendant son aujourd'hui, pendant qu'elle résiste aux controverses, qu'une théorie serre peu à peu, au plus près, ce qui lui échappe, le structure, le cisèle jusqu'à en dessiner le filigrane, à son insu (je veux dire, à l'insu de ceux qui contribuent à son élaboration). C'est ce filigrane que le ou les auteurs de la théorie dépassante déchiffrent pour guider la réinterprétation. La temporalité propre de l'impensable réside dans l'alternance entre l'établissement d'un aujourd'hui (consolidation, filigrane de l'inaperçu), et le passage à un demain (dépassement, mise en évidence d'un inaperçu), demain qui est aussi l'aujourd'hui de la théorie dépassante.

Plus une filiation de théories se développe, plus le legs d'impensable s'enrichit rétroactivement, puisque chaque dépassement, c'est-à-dire chaque étape de la filiation, contribue à rendre manifeste l'une de ses potentialités jusqu'alors demeurées inaperçues dans *toutes* les théories antérieures. Plus précisément, il conviendrait de dire qu'une théorie dépassante n'assure sa filiation qu'à la condition d'établir que ce qu'elle met en évidence était demeuré à la fois présent et inaperçu dans *toutes* les théories antérieures de sa filiation. En ce sens, un dépassement n'est pas seulement le rapport de deux théories (rapport de la théorie dépassée à la théorie dépassante), il est inévitablement rapport de la théorie dépassante à *toutes* les théories de sa filiation (et conduit même, si nécessaire, à réinterpréter rétroactivement les dépassements antérieurs). On conçoit alors qu'un dépassement (mouvement d'un aujourd'hui vers un demain) s'accompagne toujours d'un mouvement inverse vers l'origine supposée de la filiation, puisque, si filiation il y a, rien ne saurait être rendu manifeste (demain) s'il n'était déjà présent et inaperçu dans le legs inaugural (origine).

On aura compris qu'un retour vers une origine, en ce sens, est tout autre chose que la recherche historique d'un précurseur, ou la résorption du dépassement dans un « tout a déjà été dit ». Ce legs inaugural n'est pas concevable (du moins en ce sens-là) en dehors de la perspective des filiations, car il est lui-même une construction interprétative qui s'élabore et se réélabore sans cesse au fil des dépassements ; il ne fut jamais légué ni donné avec les déterminations manifestes qu'on lui reconnaîtra ou qu'on lui attribuera ultérieurement, tout au contraire, puisqu'il correspond au degré maximal de ce qui est maintenu en réserve comme présent et inaperçu, l'obscur, comme extrême densité d'une présence inaperçue. Ce legs originaire est le fruit d'une cécité, l'œuvre d'un aveugle pris dans les rets d'un destin qu'il ne voit pas et dont il sert les desseins à son insu. Et ce qui, pour chaque aujourd'hui, demeure impensable et encore inaperçu dans le legs originaire, c'est aussi l'impensable qui tarde à venir, demain. Je veux dire : réélaborer le legs originaire (faire retour vers l'impensable assigné à l'origine) et procéder à un dépassement (aller vers l'impensable assigné à demain) sont deux aspects indissociables et complémentaires d'un même mouvement.

Ainsi se dédouble une seconde fois l'utopie, aux deux extrémités d'une filiation. Au cœur même de l'origine que j'imagine demeure présent et inaperçu l'impensable demain dont je n'ai pas encore la moindre idée. L'origine, en ce sens, s'ouvre sur l'à-venir. Mais clore l'origine, l'enserrer pour empêcher son ouverture, c'est demeurer dans un éternel aujourd'hui, c'est s'interdire de faire mouvement vers demain.

La finitude où s'accomplit le déploiement qui répond à l'interdit du « savoir absolu » n'est nullement une sorte de décompte à fois borné et étriqué. La finitude n'a pas de terme ; et rien ne saurait la clore : *ce qui est harassant dans la finitude, c'est qu'elle est interminable*. L'utopie serait-elle aujourd'hui, pour nous, la croyance qu'il n'y a plus d'utopies ?

